

... L'histoire d'une femme courageuse dont la trace perdurera

Filmer la vérité de l'intérieur de Gaza, voilà la mission que s'était donnée Sepideh Farsi, cinéaste d'origine iranienne, interdite de séjour dans le pays. Cela prit une autre tournure au vu de l'isolement général dans lequel Israël plonge les Palestiniens. Oppression ressentie par le spectateur de ce film où une femme à la persévérance aiguisée tente de rayonner par son sourire sur nous, nous, pourtant en sécurité. Cette femme, c'est Fatima Hassouna, jeune photojournaliste de 25 ans. Nous l'appellerons Fatem par souci de convenance et de respect envers sa personne et tout ce qu'elle incarne encore. Fatem est décédée juste avant son départ pour le festival de Cannes où elle était attendue. Sepideh Farsi, connaît, à l'instar de Fatem, l'oppression. La réalisatrice talentueuse a pris ses premiers cours de cinéma où l'on dessinait les plans à la craie car le régime du Shah contrôlait drastiquement les médiums cinématographiques. Une autre femme courageuse réagit en miroir d'une Fatem prise en otage par le sionisme. L'une a dû fuir son pays, l'autre y est enfermée. Film tourné avec du matériel léger ayant pour principaux plans des photographies de Fatem mais aussi des prises de vue de l'iPhone de Sepideh, dans lequel réside ce surcadrage. Ce qui rajoute au côté oppressif. La réalisatrice n'en est pas à son coup d'essai. En effet, elle tourne des films documentaires à Téhéran (*Téhéran sans autorisation* – 2008). Elle part à la rencontre d'humains supportant le régime totalitaire et liberticide. Elle y tourne des fragments de vie en interviews remplis d'espoir. Nous ne choisissons pas l'endroit de notre naissance, nous pouvons choisir ce que nous ferons en ces lieux. Fatem l'avait bien compris et le film en est la retranscription fidèle. Demandons-nous alors comment ce film souligne le cri d'espoir et de bravoure d'une nation dans une urgence documentaire internationale.

Malgré l'impossibilité de Fatem de se mouvoir et de se restaurer à sa guise, Fatem est claire sur ses envies de voyage et de chips. Arborant en permanence un sourire ravageur, Fatem, la femme aux 7 voiles, tous de couleurs ou de textures différentes, est confrontée à l'innommable. Cependant, par son œil affûté d'artiste qui documente la guerre, nous pouvons prendre conscience de l'infinie liberté et de l'importance des clichés présents dans le film. Sepideh Farsi nous livre ici un astucieux mélange de l'être et de son devoir. Rendant Fatem une incarnation allégorique du devoir documentaire en temps de guerre. Le montage « cru » nous entraîne dans une densité des sentiments et dans un réalisme accru par les visioconférences. Sous le regard de Sepideh, le spectateur ne peut que constater l'héroïsme de Fatem. À l'intérieur de Gaza, à l'intérieur de la vie de Fatem, le spectateur avisé ne se trompe pas sur cette juxtaposition et alternance d'images photographiques et d'autres en prise de vue réelle nous plongeant dans les rêves d'un pays, d'une jeune femme. Des rêves volés sans autorisation, sans consentement, sans même quelque chose en retour. Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander à chaque photographie si tel ou tel enfant est encore en vie. Souffrant de mal-être sur la fin de sa vie, Fatem avait toujours son devoir et ses rêves en tête. Elle était bravoure, elle était vaillance, elle était courage.

En clair, Sepideh Farsi livre ici un film à travers le feu qui ne détruit pas, un film qui fait pleurer, un film qui rend courageux, un film qui nous rend humble.

À Fatem, À Sepideh, À l'espoir ...

... Que nos jours sois plus nombreux que nos nuits